

Guido Nincheri et l'église Notre-Dame

C'est à l'occasion du dix-neuvième centenaire de la Rédemption, en 1934, que le curé Étienne Eugène Pelletier décide de rénover l'intérieur de l'église Notre-Dame. Tout en épargnant les éléments structuraux, qui datent de 1906, on choisit alors de retirer les décorations d'origine, signées par Toussaint-Xénophon Renaud, et d'en commander de nouvelles au peintre et maître verrier de l'heure : Guido Nincheri. L'église Notre-Dame n'est cependant pas la seule église granbyenne à pouvoir s'enorgueillir d'avoir été décorée par le Maître, puisque l'on peut aussi admirer ses œuvres dans l'église Saint-Eugène, inaugurée en 1942.

Né en Italie, à Prato, en 1885, Nincheri est l'un de ceux qui a le plus contribué au patrimoine national religieux. Aujourd'hui encore, plus de 2000 de ses fresques et vitraux ornent une centaine d'églises au Québec, dans le reste du Canada et en Nouvelle-Angleterre. De son vivant, sa notoriété et son talent sont tels que le pape Pie XI, en 1933, reconnaît en lui « le plus grand artiste religieux de l'Église ».

Le couple Nincheri immigré d'Italie à Montréal au début de la première guerre mondiale, alors que la métropole est en plein essor et que les paroisses se multiplient. Artiste talentueux, Nincheri s'impose d'abord en tant que décorateur d'églises, où il gagne rapidement en popularité grâce à son habileté à maîtriser la délicate technique de la fresque, telle que la pratiquait Michel-Ange au XVI^e siècle. Quelques années plus tard, son art s'étend à la technique du vitrail, ce qui lui gagne une nouvelle clientèle. En

général, ses œuvres s'inspirent du style pratiqué au cours de la Renaissance et évoquent des scènes bibliques.

À l'intérieur de l'église Notre-Dame, Nincheri peint de majestueux décors qui seront appliqués, dans les voûtes, sur les murs de la nef et du chœur, selon la technique du marouflage. L'artiste réalise aussi les trente vitraux qui illuminent encore l'église. Les deux plus grandes verrières sont dédiées à la vie de la Vierge, sous les thèmes de l'Assomption de Marie et de l'Immaculée-Conception. Le pape ainsi que divers personnages ecclésiastiques du diocèse apparaissent dans les parties inférieures des vitraux. L'artiste a pris soin d'utiliser un verre permettant d'obtenir une diffusion uniforme de la lumière afin de mieux éclairer les fresques du plafond. À l'entrée principale de

l'église, on trouve aussi des impostes en vitraux où Nincheri présente une vue de l'extérieur de l'église Notre-Dame, de même que de l'intérieur, tel qu'il apparaissait avant les travaux de 1934. Une des impostes évoque la Rédemption, dont la commémoration du dix-neuvième centenaire a déclenché des travaux de restauration.

Guido Nincheri s'éteint en mars 1973, à Providence, dans l'État du Rhode Island, à l'âge de 87 ans. Selon un historien de l'art ontarien, Nincheri serait le peintre qui a réalisé le plus de murales, et les plus grandes, au Canada. En 1992, Montréal honore le maître italien du titre de « Bâtisseur de la ville ».

Marie-Christine Bonneau



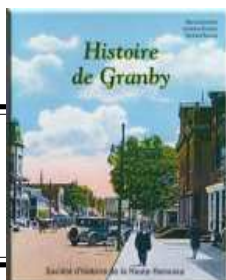
Mais qui sont donc les Loyalistes ?

Parmi ceux qui sont familiers avec les Cantons-de-l'Est, la majorité est convaincue que les Loyalistes ont eu à jouer un rôle de premier ordre dans l'histoire de ce coin de pays et que les traces de leur présence y sont encore nombreuses. Cette impression est d'autant plus forte que toute une industrie récréo-touristique trouve intérêt à la propager. Voit-on un cottage anglo-américain ou une maison d'inspiration victorienne qu'on s'empresse d'en faire une résidence de Loyaliste ou, pire encore, de la définir comme de « style loyaliste ». Journaux, associations touristiques, municipalités, tous abusent allègrement d'une dénomination dont les résonances sont beaucoup plus limitées qu'on ne le croit généralement.

Les Loyalistes sont ceux qui vont choisir de rester fidèles à la Couronne britannique lors de la guerre de l'Indépendance américaine (1775-1783). Après la victoire des colonies américaines sur la Grande-Bretagne, des milliers d'entre eux traverseront au Canada afin de continuer à vivre sous la protection de la mère patrie. Finalement, assez peu de ces nouveaux arrivants décideront de s'établir au Québec : en 1783, on en recensera 2500 sur l'ensemble du territoire, dont une dizaine de familles à la baie Missisquoi. Même si aucun recensement ne vient le confirmer, on suppose que 400 à 500 personnes vivaient au village de Philipsburg et dans la partie ouest de la seigneurie de Saint-Armand en 1791.

Lorsque le gouvernement du Bas-Canada débute la concession des terres de la couronne selon le système du chef de canton et associés, en 1792, la région vit une deuxième poussée loyaliste qui s'étend jusque dans les cantons de Brome, de Farnham et de Shefford. C'est John Savage, le chef de ce dernier canton, qui est le

Suite page 3



Histoire de Granby, un volume de 512 pages agrémenté d'autant de photographies des lieux, des institutions, des entreprises et surtout des hommes et des femmes qui ont fait Granby.

On peut se procurer le volume, au prix de 45 \$, à la Société d'histoire de la Haute-Yamaska, au 135 rue Principale à Granby, par envoi postal et dans les librairies de Granby.

Richard Dickinson, premier registraire du comté de Shefford

Lorsque John Horner, accompagné de sa famille, s'installe sur le territoire du village de Granby, en 1810, il n'est pas propriétaire du lot qu'il choisit. La situation de *squatters* des Horner, comme celle de nombreux autres colons, résulte de la difficulté de retrouver les propriétaires originaux et de l'impossibilité de connaître les charges hypothécaires qui grevent l'objet des transactions. Ces empêchements rendent les prêteurs méfiants et retardent l'accès à la propriété.

Le problème n'est pas nouveau. Depuis 1774, les marchands britanniques décrivent le contexte ambigu qui préside aux transactions hypothécaires ; finalement, en 1829, ils obtiennent qu'un comité soit formé pour étudier la situation. Dans un rapport qu'ils déposent au mois de février 1830, les membres du comité dénoncent « une grande incertitude dans les titres des terres » des cinq comtés étudiés, soit Drummond, Sherbrooke, Stanstead, Shefford et Missisquoi.

Le 26 mars suivant, on créait les premiers bureaux d'enregistrement de la province, selon le modèle déjà en vigueur dans le Haut-Canada. En région, celui du comté de Shefford reçoit le mandat supplémentaire d'enregistrer les transactions faites dans le comté de

Missisquoi. Dès l'annonce de l'ouverture du bureau d'enregistrement, à Frost Village, les candidatures pour le poste de registraire affluent à Québec. Dans une lettre qu'il adresse à Sir James Kempt, Lyman Knowlton propose la nomination de Horace Lyman, un marchand de Granby. Afin d'éviter tout conflit d'intérêt, l'administration coloniale lui préfère cependant le notaire Richard Dickinson.

Né en 1805 à Liverpool, en Angleterre, Richard Dickinson arrive à Québec avec ses parents en 1817. Son père, Thomas, est officier d'artillerie dans les troupes britanniques. Le fils Dickinson fait ses études à Québec et son apprentissage auprès du notaire William Scott, chez qui Richard Frost se rend pour signer le contrat d'achat du lot du futur village de Granby, à l'automne 1824. Richard Dickinson reçoit sa commission de notaire le 1^{er} juillet 1828 et, quelques jours plus tard, il part s'installer à Hull. Une année s'écoule avant qu'il ne quitte la vallée de l'Outaouais pour venir pratiquer dans Shefford.

Peu de temps après l'ouverture de son étude à Frost Village, le notaire Dickinson commence ses fonctions officielles de registraire, enregistrant tous les actes « par écrit, transportant, aliénant ou affectant des propriétés im-

meubles [...] dans lesdits comtés, qui lui seront présentés, dans l'ordre dans lequel ils lui seront présentés ». Richard Dickinson reste en poste jusqu'à son départ pour Dunham, au mois de février 1842. On nomme Hiram S. Foster pour le remplacer.

Après un séjour de deux ans dans Dunham, Dickinson s'installe à Frelighsburg où, pendant dix ans, il se consacre exclusivement à sa pratique privée. En 1853, alors que le comté de Missisquoi obtient son autonomie face à celui de Shefford, le gouvernement fait encore appel à Richard Dickinson pour qu'il choisisse l'emplacement du bureau d'enregistrement — ce sera dans le village de Bedford — et pour qu'il occupe le poste de registraire.

Ce n'est finalement qu'en 1895, à l'âge de 90 ans, que le notaire Dickinson quitte ses fonctions et ferme son étude ; il décède le 12 février 1897. Son greffe comprend 16 572 documents — des contrats de vente, des testaments, des contrats de mariages, des inventaires après décès, entre autres — qui peuvent être consultés sur microfilm à la Société d'histoire.



Richard Racine

Le Bloc Populaire canadien

Lancé à la suite du plébiscite sur la conscription tenu lors de la Seconde Guerre mondiale, le Bloc Populaire canadien n'a existé que de 1942 à 1948. Cette formation politique reprenait plusieurs des idées de l'Action libérale nationale et se voulait l'héritière des idées de Henri Bourassa et du chanoine Lionel Groulx. Le Bloc s'engagea à la fois sur les plans fédéral et provincial, une lourde tâche pour une si jeune formation.

Le Bloc s'est insurgé à maintes reprises contre l'impérialisme militaire et financier de la vieille Angleterre, dénonçant sans répit l'effort de guerre canadien visant à soutenir la mère patrie des conquérants. En plus de prôner l'indépendance pour le Canada et une plus grande autonomie des provinces au sein de la fédération, le Bloc se proposait de lutter contre la « dictature économique », de défendre « la famille » et d'enseigner la vraie « doctrine sociale et nationale ». Ici, le Bloc a innové en élaborant une bonne part de son programme grâce à l'opinion et à la collaboration de ses membres ; c'est aussi lui qui a lancé la tradition des assemblées de cuisine et qui fut le premier parti politique à miser intensément sur les communications modernes (la TSF) dans son organisation, et cela même en de-



hors des périodes électorales. Dans le comté de Shefford, l'enthousiasme fut très grand pour ce nouveau parti lors de l'élection provinciale de 1944. Par exemple, à l'invitation de M^c Gérard Normandin,

président du comté, plus de 2000 personnes s'étaient réunies à l'école Christ-Roi pour entendre les orateurs du Bloc parler du programme du parti. L'assemblée, présidée conjointement par M. J.-Ambroise Comeau, de Granby, et M. Georges Bombardier, de Valcourt, avait aussi comme objectif de mousser la candidature de M. Sarto Fournier, rédacteur à *La Revue de Granby*.



Sarto Fournier
(*Le Bloc*,
21 mai 1945)

Quelques jours plus tard, au parc Miner, plus de 5000 personnes se rendront acclamer le chef du parti, M. André Laurendeau. Mais les résultats du scrutin ne seront pas à la hauteur de l'enthousiasme des partisans, le candidat du Bloc, Sarto Fournier, arrivant au troisième rang avec 2752 voix, derrière le maire libéral Luc Marchessault de West Shefford (Bromont) 4972 voix et Hector Choquette de l'Union nationale, élu avec 6125 voix.

Lors de l'élection fédérale de 1945, le Bloc choisit le notaire Lindor Tétreault pour le représenter dans Shefford. Ce dernier, du moins si l'on en croit la publicité parue dans l'édition du 23 mai 1945 du *Bloc*, le journal du parti, aurait déjà mené plusieurs campagnes nationalistes : « Président de l'Association chorale Notre-Dame, secrétaire de la Colonie de Vacances, membre fondateur de la Chambre de commerce des Jeunes de Granby, membre de la SSJB, le notaire est connu comme un animateur de toutes les bonnes causes », peut-on lire. Malgré qu'on ait amassé la rondelette somme de 3500 \$ pour l'aider à faire campagne, le candidat Tétreault devra concéder la victoire à son adversaire libéral ; il aura tout de même reçu l'appui de 4223 citoyens.



Lindor Tétreault
(Fonds Florand
Laliberté, ca 1960)

Les partisans du Bloc se seraient-ils découragés trop vite ? L'expérience aurait-elle mérité d'être poussée plus loin ? Henri Martin, un témoin privilégié de l'époque, pensait pour sa part que le Bloc était né trop tôt, que c'était « une semence pour plus tard ». Selon lui, « le mouvement était trop beau, trop vrai, trop sorti de l'élite de la province pour que tout le peuple l'adopte si vite ».

Maurice Harvey

La maison Adams / Dion d'Adamsville

Visible au détour du chemin traversant les deux ponts de la localité d'Adamsville, la maison Adams/Dion, située au 173 rue Adamsville, est un témoin privilégié de l'essor économique et industriel d'Adamsville et de deux grandes familles terriennes : les Adams et les Dion.

George Adams est né le 20 octobre 1813 à Newbury, dans l'État du Vermont. En 1816, alors qu'il est âgé de trois ans, la famille Adams s'installe dans les environs de Frelighsburg et, sept ans plus tard, on la retrouve à Pigeon Hill où elle opère un commerce. En 1839, à l'âge de vingt-six ans, George Adams épouse Jane Krans et prend la direction de l'entreprise léguée par son père. De cette union naissent deux enfants, William (1842) et George Abel (1847). À la suite du décès de sa première femme, George Adams épouse Laura Rykerd en secondes noces, vers 1851.

Intéressé à diversifier ses affaires, George Adams se porte acquéreur, en 1847, d'un lot de 200 acres dans le canton de Farnham et fait l'acquisition d'un moulin à scie (1849) installé sur les berges de la rivière Yamaska. Un an plus tard, il construit un moulin à farine et un magasin général au

même endroit. Il quitte alors définitivement Pigeon Hill pour le hameau qui portera bientôt son nom. Homme d'affaires avisé et urbaniste avant l'heure, George Adams lotit son terrain et tente d'attirer les industriels, les commerçants et les travailleurs afin de donner vie au village d'Adamsville.

De toutes les constructions d'Adamsville, la maison de George Adams, bâtie vers 1855, constitue sans conteste le point marquant du paysage architectural. Cette imposante résidence de deux étages et demi, mesurant 50 pieds de largeur par 50 pieds de longueur, constitue en 1861 la seule résidence en brique du village. Transmise de père en fils, la maison de George Adams ainsi que le domaine agricole qui l'en-

toure sont vendus à Origène Dion en 1929. Lors de son acquisition, la résidence comprend, au rez-de-chaussée, un salon, une salle à manger, deux chambres, quelques pièces secondaires et une cuisine à l'arrière. Un escalier monumental mène au deuxième étage, composé d'un salon double et de trois chambres à coucher. Le troisième étage, qui ne présente aucune division, sert à l'occasion de salle de réception.

Le village d'Adamsville étant dépourvu de services financiers, la Banque canadienne nationale y ouvre une succursale en 1929, au rez-de-chaussée de la maison Adams/Dion ; elle y reste jusqu'en 1947. Comme elle est devenue trop vaste pour les besoins de la famille Dion, d'autres pièces de la maison sont réaménagées en logis au fil

des ans. Progressivement, certaines modifications ont également été apportées à la structure extérieure de la résidence.

Bien que le domaine agricole ait été vendu au tournant de l'an 2000, la maison et ses dépendances demeurent toujours la propriété de la famille Dion. La ferme et les silos ont pour leur part été démolis à l'automne 2003, afin de permettre la construction de nouvelles résidences dans le village d'Adamsville.

Chantal Lefebvre



La maison de George Adams en 1881.

(Illustrated Atlas of the Dominion of Canada, Toronto, H. Belden & Co, 1881)



De 1925 à 1947, une partie du rez-de-chaussée est occupé par la BCN.

(Coll. famille Dion)



Aujourd'hui, l'immeuble compte quatre logements.

(Coll. Chantal Lefebvre)

Les Loyalistes (suite)

premier à s'installer sur le territoire actuel de la MRC de La Haute-Yamaska, en juin 1793 ; en 1801, 41 de ses associés l'auront rejoint. De ce nombre, cependant, à peine huit peuvent être considérés comme de véritables Loyalistes, les autres tombant plutôt sous la catégorie des « sujets loyaux ». À la même période, on note aussi la présence de quelques Loyalistes dans les cantons de Brome et de Farnham, mais sans plus. En fait, il n'en viendra aucun dans Roxton, dans Milton et dans Granby, trois cantons dont la colonisation débute entre 1810 et 1835, soit après la fin du mouvement loyaliste. Cette fois, ce sont des colons

américains à la recherche de terre qui envahiront le territoire. Ce sont eux, surtout, qui vont laisser leur empreinte sur l'architecture et l'histoire régionales.

En conclusion, pour qui cherche les traces de la présence loyaliste dans les Cantons-de-l'Est, seule une visite dans les cantons et les villages qui bordent la frontière américaine risque de donner des résultats tangibles ; en dehors de cette zone restreinte, les découvertes se limiteront probablement à un ou deux cimetières et à quelques ruines. Rien en tout cas qui puisse justifier la réputation des Loyalistes dans l'histoire régionale.

Mario Gendron

L'historien régional

Bulletin de la Société d'histoire de la Haute-Yamaska
135, rue Principale
Granby (Québec) J2G 2V1
Téléphone : (450) 372-4500
Télécopieur : (450) 372-9904
Site Internet : <http://www.shhy.org>
ISBN 2-9807338-1-4
ISSN 1708-7023
© Société d'histoire de la Haute-Yamaska, 2004
Heures d'ouverture :
lundi, mardi, jeudi, vendredi de 9 h à 17 h
mercredi de 9 h à 21 h.
Carte de membre : 25 \$
Frais de recherche pour les non-membres : 5 \$



Réalisations Archives Documentation générale Documentation officielle Généalogie

Du nouveau sur le site de la Société d'histoire : une promenade historique dans certains quartiers de Granby.
www.shhy.org

Jean-Baptiste Larivée et Elmire Pépin

Jean-Baptiste (John) Larivée est né à Granby le 5 août 1877, dans la maison familiale, au 99 Saint-Charles Sud. Il est le fils de Joseph Larivée et de Marie Mathon. Il épouse, à Notre-Dame de Granby, le 15 mars 1897, Elmire Pépin, fille de Jean-Baptiste Pépin et de Joséphine Guay, née le 22 novembre 1878.

L'année suivant son mariage, le couple Larivée-Pépin s'installe au 366 Principale, près de l'actuelle rue Bréboeuf, dans un immeuble à 2 logis. Le coût annuel du loyer est de 48 \$. Le frère aîné de Jean-Baptiste, Louis, habite le logement voisin avec son épouse, Arsélia Domingue.

En 1902, Jean-Baptiste achète de son père sa première maison, au 99 rue Saint-Charles Sud ; la famille compte alors 3 enfants. De 1903 à 1908, travailleur à la Granby Rubber, il redevient locataire et déménage successivement au 94 et au 32 de la rue Saint-Charles. Au cours de cette période, son loyer annuel doublera, passant de 36 \$ à 72 \$. Six enfants font maintenant partie de la famille.

En 1909, John Larivée devient propriétaire d'une maison, au 362 rue Notre-Dame. La maison, qu'on a surnommée « la petite maison noire » à cause des bardeaux noircis par les intempéries, était évaluée à 300 \$; il y habitera jusqu'en 1921. À l'emploi de la Miner Rubber depuis le mois de mars 1910, il est un des premiers travailleurs de la nouvelle compagnie, avec un salaire de 8,50 \$ par semaine.

En 1921, il construit une maison en brique sur le terrain qu'il possède au 370 Notre-Dame et, en 1923, il loue, pour 120 \$ par année, la « petite maison noire » à sa fille Élivina et à son époux, Victor Messier. Cette résidence sera tour à tour occupée par un des fils, Roméo, en 1925, et par une des filles, Yvonne, en 1926, qui y élèvera sa famille.

Nouvelles brèves

- La SHHY considère que Granby est une ville dont beaucoup trop de gens méconnaissent les charmes et les attraits, et cela même parmi ses citoyens. Pour tenter de remédier à cette situation, nous avons proposé au Conseil municipal d'élaborer un **circuit historique et patrimonial** au centre-ville. En mars dernier, le Conseil acquiesçait à notre demande et nous allouait une subvention pour la rédaction des textes et la confection des panneaux, tâches qui reviendront respectivement à Mario Gendron et à Marie-Christine Bonneau.
- Chantal Lefebvre, notre spécialiste en architecture, était l'invitée de l'AFÉAS Assomption en février dernier. Elle a livré, à l'aide d'illustrations, le résultat de son travail d'inventaire des lieux de culte de la Montérégie et ses conclusions sur l'état de conservation de notre **patrimoine religieux**,



De gauche à droite : Noëlla, Elmire Pépin, Élivina, Yvonne, Jean-Baptiste Larivée, Roméo ; à l'avant : Ernest, Bella et Émile, en 1912. (Coll. Francine Ruel)

Le 2 août 1928, un drame bouleverse la vie de Jean-Baptiste : son épouse, Elmire, décède à l'âge de 49 ans et cinq enfants sont toujours à la maison. À la suite du décès de la mère, la famille se disperse. Jean-Baptiste vend la maison et va vivre chez sa fille Yvonne avec deux de ses fils ; les autres, Laurette, Madeleine et Roger, trois ans, seront logés chez les deux sœurs aînées.

Le 25 mai 1935, Jean-Baptiste se remarie à Médérise Lefort et, au cours des années 1940, il est victime d'un accident au cours duquel il perd une jambe, ce qui l'oblige à quitter son emploi à la Miner Rubber. Jean-Baptiste Larivée décède le 3 mars 1954, à l'âge de 76 ans.

Les enfants de Jean-Baptiste Larivée et Elmire Pépin :

Roméo, né le 11-8-1898, épouse Alida Laflamme, à Granby, le 5-1-1921 ;
Noëlla, née le 22-9-1899, décède le 30-9-1923 ;

Élivina, née le 18-6-1901, épouse Victor Messier, à Granby, le 24-5-1922 ;
Yvonne, née le 9-8-1903, épouse Honorius Gervais, à Granby, le 12-2-1923 ;
Bella, née le 24-8-1906, épouse Gaston Fausse, à Granby, le 27-12-1926 ;
Maurice, né le 9-4-1908, décède le 13-1-1911 ;
Émile, né le 22-5-1910, épouse Dolorès Tessier, à Montréal, le 14-6-1938 ;
Ernest, né le 2-7-1912, épouse Lucille Sénéchal, à Granby, le 22-2-1936 ;
Laurette, née le 27-1-1915, épouse L-Philippe Senez, à Montréal, le 8-8-1935 ;
Madeleine, née le 28-3-1917, épouse Raoul Sanscartier, à Montréal, le 20-6-1935 ;
Marcel, né le 9-3-1919, épouse Thérèse Gélinas, à Montréal, le 14-11-1953 ;
Roger, né le 8-10-1925, épouse Ruth Bishow à South Véro/Vermont, le 10-8-1953.

Francine Ruel

tant catholique que protestant.

- Dans le cadre de la **Francofête**, la SHHY a travaillé à la création d'une page Web, inspirée du livre *Histoire de Granby*, afin de faire connaître aux Stéphanois et Stéphanoises, ainsi qu'aux citoyens de Granby, l'histoire de certains quartiers de la ville. Après l'événement, ce « tour guidé » demeurera sur notre site. www.shhy.org
- La SHHY a reçu trente réponses favorables lors de sa campagne de recrutement de **membres d'entreprises et d'institutions**. Cet appui est reçu comme un encouragement à poursuivre notre travail.
- **Du nouveau dans nos voûtes** : un enregistrement de Radio-Canada, sur disque 331/3, des **allocutions de Horace Boivin**, maire de Granby et président de l'Association des maires du Canada, et de Pierre de Gaule, maire de Paris, prononcées lors d'une réception tenue à

l'hôtel de ville de Paris, en 1951 ; quelques photos du club de hockey de la Carl Stone et une autre, très rare, d'un groupe de travailleuses du tabac de notre ville, don de M. Jean Wilcott.

- Nous sommes reconnaissants à la famille de **Paul Brunelle** d'avoir fait don à la Société d'histoire de la Haute-Yamaska de nombreux documents (photos, partitions de musique, textes de chansons, affiches, programmes et autres) qui témoignent de la vie artistique de ce cow-boy de chez nous. Premier chanteur western du Québec francophone, auteur de près de 400 chansons originales, Paul Brunelle a connu un immense succès au cours des années 1940-1950.



Johanne Rochon